

Réflexions sur l'assassinat de Ilan Halimi

**Par Danny Leder,
Correspondant du quotidien autrichien KURIER
et de la revue juive « Das Jüdische Echo ».**

Depuis que le meurtre de Ilan Halimi est évoquée en France, certains commentateurs insistent sur l'aspect « non-confessionnel » de ce crime faisant en cela écho à un courant d'opinion probablement majoritaire. Cette vision repose sur de solides indices et d'honorables motivations qui débouchent néanmoins sur une sous-estimation de la haine anti-juive comme facteur déterminant dans ce crime.

Quasiment tout le monde aurait souhaité ne voir dans ce meurtre qu'un crime crapuleux. Cela a été particulièrement vrai pour les personnes liées à ce qu'on pourrait appeler la « destinée juive ». Ces derniers, dont moi, avaient espérés que cette affaire reste confinée à la triste litanie des crimes dits classiques, pour la simple raison, que devoir accepter qu'un jeune homme de 23 ans soit torturé à mort, parce que juif, équivaut à admettre notre faiblesse. Ce constat est terriblement humiliant pour nous. Ainsi je ne me suis pas senti capable d'évoquer ce sujet pendant une semaine devant ma propre épouse (qui n'est pas issu d'une famille juive) pour justement éviter l'aveu de ce qui me paraissait être une faillite à la fois personnelle et collective. Pour la même raison je n'ai dans un premier temps pas voulu mentionner ce crime dans le quotidien autrichien pour lequel je travaille en tant que correspondant en France. M'imaginer que je devais devant un large public autrichien, encore partiellement enlisé dans la gestion de l'après-Holocauste, confesser une pareille « faiblesse juive », m'insupportait. Il est probable que le peu de cas que les médias israéliens avait initialement fait de cet événement renvoi au même mécanisme d'autoprotection.

Car cette vulnérabilité a été de tout temps un élément à la fois constitutif et stimulateur de l'hystérie antijuive : nos persécuteurs en faisait découler le « reproche » de couardise et d'infériorité physique des juifs. Allant de paire avec l'accusation d'usurpation du pouvoir financier et politique, ce type de reproche flattait et encourageait les auteurs de violences antijuives et leur promettait un triomphe facile.

C'est précisément ce ressenti historique qui mine notre amour propre et qui est, en retour, une des principales raisons pour la gratitude que nous éprouvons envers la puissance collective incarnée par l'état d'Israël, y compris en ce qu'elle comporte d'injustice vis-à-vis de la population palestinienne.

En dehors de ces tourments particuliers les motifs pour confiner l'assassinat de Halimi à sa dimension crapuleuse se nourrissaient des raisons suivantes: ne pas renforcer des généralisations stigmatisantes, ne pas engendrer des raidissements, voir des violences « communautaires », ne pas reproduire les erreurs d'interprétation dues à la précipitation qui avait marqué l'affaire du RER C et de l'incendie d'un centre social juif à Paris en 2004.

Le poids des clichés antijuifs apparus lors des interrogatoires des geôliers de Halimi fut contrebalancé par la description de leurs personnalités : leur faible niveau d'instruction, leur éloignement par rapport à tout engagement idéologique structuré, comme l'indiquait l'un des enquêteurs, cité par *Libération* (le 22 février 2006) : « La dimension confessionnelle n'est pas

inexistante, mais si on leur avait dit que les martiens étaient riches, ils auraient enlevé un martien »

Pourtant, cette remarque impose un constat: il n'y a par ici point de Martiens, mais la France compte la plus forte population juive d'Europe avec environ 600.000 individus. Ceci est principalement lié à l'histoire coloniale: la majorité des familles juives de France est d'ascendance maghrébine. Une partie non-négligeable vivent et/ou travaillent dans les quartiers où résident également la plupart des familles musulmanes issus du Maghreb. De nombreux juifs habitant des banlieues se perçoivent aujourd'hui comme une minorité entourée par une autre minorité, localement majoritaire et potentiellement menaçante.

Déjà l'origine commune des deux populations renvoie à une préhistoire conflictuelle. Au fur et à mesure que la domination coloniale française s'était précisée, les populations juives autochtones du Maghreb avaient misé sur l'apport de la France, et ceci en toute logique : c'est bien la puissance coloniale qui offrait à des degrés divers à la minorité juive des passerelles vers son émancipation. Cette minorité avait subi précédemment, sous le règne de l'Islam, des périodes récurrentes de vexations et de violences.

Lors de la décolonisation, l'édification de régimes se revendiquant de l'Islam en tant que religion d'état, faisait resurgir l'incertitude quant au sort des juifs, voire l'insécurité et la violence à leur égard. D'autant que le conflit avec le Sionisme était entre temps venu s'ajouter à l'opprobre traditionnel qui avait frappé les juifs. Ceux-ci étaient donc triplement rejetés par la majorité musulmane : pour leur non-conformisme religieux, pour leur attachement à la France et pour leur sympathie envers Israël, devenu une terre de refuge non seulement pour les rescapés de l'Holocauste mais également pour des centaines de milliers de juifs orientaux.

La réprobation de la minorité juive par la majorité musulmane s'est transmise de générations en générations, traversant la méditerranée, ne serait-ce que par bribes. En soi cette animosité aurait pu se diluer comme de nombreux autres préjugés dans une société en évolution. Mais elle a retrouvé en France, dans une présence juive à la fois voisine (des migrants musulmans) et importante, sa cible. Et bien sûr, elle a pu fleurir sur le terrain fertile d'une France ébranlée par plus de vingt de crise sociale.

Cette animosité s'est mue dans une sorte d'idéologie omniprésente, une façon d'expliquer le monde et de s'y situer. On a tendance en Europe à sous-estimer le poids de la propagande antijuive à laquelle se livrent de nombreux médias des pays musulmans. Nous raisonnons en fonction de la mise en sourdine de l'antisémitisme en occident. Mais le monde musulman vit à l'heure d'un incessant endoctrinement anti-juif. Les juifs sont au choix des soldats buveurs de sang, perpétrant des assassinats d'enfants musulmans pour des raisons rituelles ou des médecins maléfiques prélevant des organes encore une fois sur des enfants musulmans (sujet dépeint à la fois dans une récente production de la télévision iranienne et dans un film turque à grand succès). Ils sont également tenus pour responsable du déclenchement du Tsunami ou de la grippe aviaire. Aussi ridicule que de telles affirmations nous puissent paraître, ils sont absorbés avec crédulité et enthousiasme dans des sociétés où nulle instance morale y fait contrepoids.

Il est difficilement imaginable que ce déversement méthodique de haine auprès d'un milliard de musulmans ne finisse pas par donner des résultats sanglants, là où des juifs se retrouvent à la fois en position de relative faiblesse et à portée de main, ce qui est le cas dans certains endroits en France.

Car les relais existent ici même. Rappelons ce que Dieudonné déclara lors de son passage dans l'émission « Tout le Monde en parle » sur France 2, le 11 décembre 2004. L'animateur Thierry Ardisson interrogea le comique sur son appréciation de la chaîne de télévision du « Hezbollah » libanais. « Cette chaîne explique que c'est les israéliens qui ont donné le SIDA aux Africains », rapporta Ardisson. Réponse de l'invité : « Je voudrais qu'on ouvre une commission d'enquête sur les origines de cette maladie... Cette chaîne ne fait que pousser le débat ».

Pour autant, l'animosité à l'encontre des juifs qui s'est répandue parmi la jeunesse des quartiers difficiles n'est pas simplement une reproduction de la propagande des télé proches orientales ni des discours de prêcheurs islamistes. Il s'agit plutôt d'une réadaptation de ce discours comme des relents souterrains d'un antisémitisme d'obéissance chrétienne pour les besoins actuels et locaux de jeunes marginalisés. Pour adhérer à cette idéologie en voie de consolidation il n'est ni nécessaire d'avoir lu « Mein Kampf » ni les passages du Coran défavorables aux juifs, il suffit de partager un à priori qui dans le langage courant d'un bon nombre de ces jeunes tombe déjà sous le sens.

Il est d'ailleurs hypocrite de parler au sujet des violences antijuives de frictions intercommunautaires, ce qui pourrait laisser penser que nous sommes en présence de groupes à peu près équivalents en nombre, tentés par un échange de mauvais procédés. Cela a été partiellement vrai par le passé, par exemple en marge de la guerre israélo-arabe de 1967, quand des bagarres de rue avaient éclaté dans le quartier parisien de Belleville. Mais à cette époque les jeunes juifs arrivés du Maghreb faisaient le poids face à leurs détracteurs musulmans dans ce type de quartier. La situation numérique s'est entre temps largement retournée en défaveur des juifs, l'immigration juive du Maghreb s'étant tarie. Maintenant, ce sont des personnes âgées et isolées qui sont harcelées, des enfants qui sont, de fait, interdits de certains jardins publics et qui préfèrent baisser la tête dans la rue, des forains qui n'osent plus s'installer sur des marchés, des familles qui, pour rejoindre leur synagogue, doivent faire de long détour pour éviter des groupes d'adolescents qui les injurient et les menacent.

Indéniablement, la situation sociale alimente une violence qui ne s'exerce pas – loin s'en faut – uniquement à l'encontre des juifs. Mais la haine anti-juive est devenue au sein de certains secteurs sociaux défavorisés un puissant vecteur collectif. La rencontre entre cette haine et l'énergie criminelle de certains jeunes qui s'est traduite dans la longue mise à mort de Ilan Halimi n'a donc rien de fortuit et risque de se reproduire dans les circonstances d'enchevêtrement de populations musulmanes et juives à large échelle qui caractérise la France.

Avril 2006.

Copyright © Danny Leder